

67-68



# AFRIQUE

(PLANCHE DOUBLE).

---

## LES NOIRS.

INDIGÈNE DE LA CÔTE DE GUINÉE. — YOLOFF ET PEUL DU SÉNÉGAL. — PAHOÛN; FEMMES M' PONGWÈS; FÉTICHEUR BAKALAI, DU GABON. — BERTAS DU SUD DU KORDOFAN. — GALLA DES TRIBUS AU SUD DE L'ABYSSINIE; ABYSSIN. — BASSOUTO ET ZOULOU, DE LA CAFRERIE.

Les Noirs forment la majorité de la population africaine; en dehors de la couleur, de grandes différences existent entre eux. Pour se reconnaître parmi ces peuples enchevêtrés, mêlés, à la suite de mouvements plus ou moins anciens, les ethnographes les divisent en familles typiques. Les familles noires auxquelles se rattachent nos figures sont : la guinéenne, la sénégalienne, l'abyssinienne, et celle des Abantous ou Cafres.

*Famille guinéenne.* — C'est parmi les indigènes de la côte de Guinée que le type appelé *nigritique*, notamment par M. Hartmann, offre ses caractères les plus accusés, et sans qu'il y ait lieu de se livrer ici à la recherche de ses origines, il importe de retracer les traits du nègre pur. Crâne allongé, rétréci vers les tempes; mâchoire supérieure s'inclinant et se projetant en avant; nez écrasé à la racine, épaté, poussé en avant par la projection de la mâchoire; bouche grande, à grosses lèvres recouvrant des dents blanches et proclives; mâchoire inférieure assez longue; yeux bruns à sclérotique jaunâtre, à paupières fortement ouvertes. Le bassin et le tronc offrent, en général, moins de largeur que dans les autres types. Les membres supérieurs sont proportionnés; mais les inférieurs, un peu arqués en dedans, sont de plus remarquables par l'aplatissement des mollets et surtout par le défaut de cambrure du pied. Les cheveux sont courts, crépus, laineux, feutrés comme une toison. La peau est douce, fraîche, colorée en un noir de nuances plus ou moins brunâtres. Chez le nègre dont la capacité crânienne est inférieure d'un neuvième environ à celle des Caucasiens, la face se développe d'autant plus en avant, que le crâne se rapetisse davantage. Son sang est plus foncé que celui des autres races; sa sueur, qui contient une grande quantité d'ammoniaque, est fétide et tache le linge. Les femmes de ces nègres, nubiles à onze ou douze ans, nourrissent l'enfant qu'elles portent sur leur dos, en rejetant par-dessus l'épaule leurs seins flexibles, en forme de poire, pourvus d'un bout allongé.

Des différences importantes existent entre les groupes de cette famille dite *guinéenne*. Les principales de ces hordes fort nombreuses sont : les Papels, Bissages, Iolas, Timmanies, etc., des rivages de la Cazamance; les Fanlis et les Intas, à visage ovalaire, à bouche petite et sans grosses lèvres, à cheveux allongés, peuplant la côte d'Or; les Aschantis, beaux noirs intelligents; les Dahomeys; enfin les habitants de la baie de Bénin, nègres par excellence, de ceux que caractérise encore la voix tout à la fois grêle, argentine, piaillarde et cependant accentuée de la race pure.

*Famille sénégalienne.* — Elle comprend les Yollofs, les Mandingues, les Foulahs, etc., qui habitent le Sénégal, le Gabon, et plusieurs autres contrées africaines. Les Yollofs, les plus beaux et les mieux faits des races nègres, sont aussi ceux chez lesquels la couleur noire est à son maximum d'intensité. Leur situation,

d'environ trois cent cinquante lieues kilométriques au-dessus de la ligne équatoriale, contredit la donnée ancienne d'après laquelle la couleur de la peau allait toujours en se chargeant de pigment à mesure que l'on se rapprochait de l'équateur. Les Mandingues ont des traits assez réguliers; leur peau noire offre un mélange de de jaune. Les Foulahs ont la leur mêlée de rouge jaunâtre; leur chevelure est moins longue et moins laineuse que celle des autres nègres; ils sont répandus sur la côte d'Afrique, dans l'intérieur comme dans la contrée qui sépare le Sénégal de la Gambie. On rattache à ces populations robustes, courageuses, belliqueuses, les Peuls ou Poules qui habitent le haut du fleuve Sénégal, et qui sont noirs, avec une nuance cuivrée légèrement prononcée.

*Famille soudanienne.* — Elle se compose des habitants du Soudan et des contrées imparfaitement connues du centre de l'Afrique, au sud des montagnes de la Lune. Ils ont les cheveux durs, crépus, laineux; leur caractère est sombre et sauvage; on les signale comme les plus barbares de tous ceux du type noir. Les mœurs et les habitudes paraissent peu différer dans leurs hordes nombreuses. On distingue parmi eux les nègres Bamarras, ceux de Berghou et du Yarriba qui sont devenus agriculteurs et offrent le spectacle d'une civilisation relative. Les nègres qui peuplent Tombouctou et le Bournou sont de cette famille.

*Famille abyssinienne.* — Les peuples qui habitent l'Abyssinie sont assimilés à ceux de la haute Égypte et aux Nubiens, classés parmi les races noires. Les Schangallas reproduisent fidèlement chez les Abyssins le type nigritique : les pommettes saillantes, le nez plat, etc. On tient les Gallas du royaume de Choa, au sud de l'Abyssinie, dont les tribus guerroyantes occupent aussi les contrées environnantes, pour les véritables originaires du pays. Ces derniers ont, selon T. Lefèvre, le visage rond, le crâne allongé, l'occiput très développé. Leurs yeux sont grands, leurs cils longs, leurs sourcils épais et arqués; le nez est court, légèrement épaté, mais droit; les lèvres sont épaisses, surtout dans la partie médiane; la bouche est moyennement grande, l'oreille petite; les cheveux sont crépus et longs; le buste est long, le creux des reins très prononcé, les hanches développées; enfin des jambes grêles, petites, complètent la signalétique de ces nègres généralement peu musculeux. Il en est dont les cheveux sont lisses avec un visage ovale, des lèvres minces, des mollets plus saillants, et qui ont le creux des reins moins prononcé. D'autres ont le nez épaté et retroussé, la mâchoire inférieure avancée et proéminente, les cheveux tout à fait laineux. Bien d'autres écarts se produisent en Abyssinie parmi ceux que la couleur seule rapproche du nègre. Chez les Bischari ou Bedjas des bords de la mer Rouge, ainsi que chez les Samhariens, les membres sveltes et élégants, la figure ovale, le nez recourbé, souvent délicatement taillé, l'œil vif, la bouche rarement garnie de grosses lèvres, la chevelure crépue sans être laineuse, souvent unie ou peu bouclée, parfois plate et presque raide, la peau plus ou moins rude (s'éloignant de celle de la race noire, si poreuse, si molle et si satinée), enfin la conformation générale du corps, qui fait dire à M. Guillaume Lejean « qu'elle ferait l'admiration du sculpteur le plus exigeant, » tout démontre chez les Abyssins, imprégnés du sang des noirs, une race d'origine proto-sémitique, syro-arabe, entée sur l'Africain pur. On range dans cette famille dite abyssinienne, les Nubiens, Nubas, Barabras, ainsi qu'il a été indiqué, les Kinous et les Dongolahs, et aussi les naturels du Darfour.

*Famille abantou ou cafre.* (Voir la notice Afrique, ayant pour signe le Soufflet). — On ne peut jamais, disent les ethnographes, confondre les Cafres avec les véritables nègres à dents proclives sur les maxillaires. Les Macouas de la côte de Mozambique, les Somaulis du Zanguebar, sont des noirs remarquables par la régularité et la beauté de leurs formes, en général, et surtout par celle de leur tête qui ne semble pas différer de celle des Circassiens. Les Ama-Zoulous ou Zoulous, à la taille gigantesque et ne conservant rien de la physionomie nigritique, sont les représentants les mieux caractérisés de ce groupe, auquel appartiennent encore les Cafres qui habitent l'extrémité méridionale de Madagascar.

*Côte de Guinée.*

N° 20. — Cette contrée est peuplée d'une suite de tribus guerrières qui sont à l'affût pour prélever un tribut sur les caravanes apportant aux

différents comptoirs les produits de l'intérieur de l'Afrique. Ces naturels sont armés d'un fusil à pierre qu'ils achètent aux Européens; celui de notre homme n'est qu'une canardière. Les populations sauvages n'ont point voulu encore accepter les armes à percussion, crai-

gnant de manquer de capsules; le fusil à silex, qui ne demande que de la poudre, leur convient mieux. Le personnage représenté porte une coiffure cylindrique faite de petits joncs tressés en un dessin régulier, offrant des bandes verticales dont les alternances sont occupées par des cocardes de laine rouge rehaussées de coquillages blancs. Le sommet de ce haut bonnet est couronné de plumes.

Un collier de *cauris* (petits coquillages servant de monnaie), un collier de verroteries noires, un collier de grelots, enfin un sachet de cuir renfermant quelque amulette, quelque verset du Coran, et pendu au cou, sont les éléments de la parure supérieure. Le vêtement n'est qu'un tablier en peau de bœuf, conservant son poil; au devant, de chaque côté à la hauteur de la ceinture, sont des poches en cuir demirondes, en longueur; et, appendu au côté droit, le fourreau en cuir de l'arme en fer qui est en main. Ce fourreau est décoré de bandes de drap, alternativement rouges ou noires. Cette arme n'est pas sans analogie avec la hache coudée que l'on voit aux mains de certains Pharaons dans les peintures de Bet-Oually. Une poudrière en bois, suspendue en sautoir; un assez gros sac tressé contenant des vivres, suspendu à la ceinture du côté gauche; enfin un bracelet de cuivre au poignet, complètent cet ajustement qui déguise à peine une nudité presque complète. La crosse du fusil est ornée de deux bandes de drap rouge posées en bracelets; elles sont ponctuées de coquillages blancs. Le rouge est une couleur chère aux nègres, et le drap écarlate est un des objets d'échange qu'ils recherchent toujours avec empressement.

#### Sénégalais.

N° 3. Chef yoloff. — Nos 2, 4 et 5. Pièces détachées de son armement.

Les Iolofs, Yoloffs, de la Sénégambie, dont le nom a été aussi écrit Jolofs, Jolloiss, Ghiolofs, Walofs et Oualofs, du pays de Wallo ou d'Oualo, occupent à peu près seuls le territoire renfermé entre les rives du Sénégal et de la Gambie, depuis Podor et Pisania jusqu'à l'embouchure de ces deux fleuves, l'océan Atlantique à l'ouest, et à l'est le 17° méridien de longitude occidentale. Ces nègres ont les traits réguliers, le front bombé, le nez aquilin, les cheveux crépus, la barbe rasée; ils sont grands et bien faits; ils ont la jambe sèche, le pied plat. Ces noirs purs vivent en corps de nation et sont divisés en castes.

Les Yoloffs sont polygames, et le nombre des femmes légitimes est de quatre.

La toile de coton bleue dont, en général, les vêtements sont faits dans cette partie de l'Afrique, est celle qu'on appelle *guinée*. Elle est fabriquée et teinte d'indigo en presque totalité dans l'Inde, à Pondichéry; elle est d'un usage si répandu au Sénégal, que la pièce de guinée sert d'unité monétaire dans les échanges qui ont lieu aux escales et à Saint-Louis. Les vêtements de coton étaient d'ailleurs anciennement et largement employés dans ces parages, ainsi qu'on le voit dans les *Navigations de messer Alouys de Cademoste*, datant de 1445. « Leur habit est de chemise de coton..... Le plupart des noirs de Sénégambie sont vêtus, parce qu'ils sont abondants en coton... » Sous ce climat, les enfants sont nus jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans; mais, pendant l'hiver, on les couvre d'un *koussab*, qui est une sorte de longue chemise sans couture latérale, n'ayant ni col, ni manches. Beaucoup de Yoloffs font encore usage de l'arc; mais ceux qui peuvent se procurer des armes européennes en sont pourvus. Presque tous suspendent à leur cou des colliers, de petits sacs en étoffe ou en cuir, rouges, bleus, blancs, contenant des talismans et particulièrement la feuille d'une espèce de gui, nommé *tob*, qui est pour un Yoloff un préservatif infailible. Ils ont souvent aussi à la ceinture une espèce de giberne où ils mettent leur tabac, des papiers, de petits portefeuilles; en voyage, ils ajoutent une besace en cuir

ou en toile, remplie de *couscous* sec. La courroie de cette besace est ornée d'une touffe de lanières de cuir tressées et travaillées avec soin.

Notre chef yoloff porte un bonnet ou serre-tête d'indienne sous un chapeau cylindrique à haute forme et à larges bords, du genre dit *bambarra*, fait de paille tressée et colorée, formant un dessin régulier, et dont le sommet est couronné en gerbe. Les vêtements sont : une ample dalmatique à manches courtes, nommée *boubou*, et une culotte à la façon arabe, appelée *yata*. Le boubou se borde de laine rouge, ainsi que le koussab et le pagne des femmes. On a vu que les nègres, en général, recherchent la laine rouge; pour les riverains du Sénégal c'est la marchandise qu'ils prient entre toutes, plus même que le tabac auquel ils tiennent cependant beaucoup, mais que, au besoin, ils remplacent par le *tamaka*, plante aromatique qu'ils cultivent eux-mêmes. La poche en cuir suspendue au cou et qui se trouve à la hauteur de la ceinture est la giberne dont on a vu l'emploi; d'un côté de cette poche est appendu un poignard dans sa gaine de cuir (voir le détail nos 2 et 4); de l'autre côté, pend le chapelet de bois. Le sabre courbe se porte au moyen d'une bretelle passée sur l'épaule gauche; l'arme se trouve entre le bras et de corps. (Le détail de ce sabre dans son fourreau est donné par la figure 5, mais avec quelques légères erreurs du lithographe; il ne faut voir, en effet, dans les contours du sac, figuré à tort, que les bretelles du sabre, et la poignée de l'arme n'a pas de branche.) La poire à poudre tenue par la main droite est en cuir. Le fusil à pierre est enfermé dans un fourreau orné de glands frangés en lanières de cuir. Des anneaux d'argent aux chevilles et des sandales de cuir, souvent travaillées avec finesse, complètent cet ajustement. L'usage des sandales est général pour les deux sexes.

Ces nègres combattent comme les Maures de ces contrées; ils poussent des cris pendant le combat, et exécutent toutes sortes de sauts extraordinaires pour troubler le tir de l'ennemi; ils se baissent et se relèvent incessamment, s'agenouillent, se couchent, se cachent derrière un buisson, ou s'enveloppent d'un nuage de poussière formé autour d'eux par le sable remué avec les mains. A la guerre, dans les chasses ou les marches, pour assurer la liberté des mouvements, les vêtements sont relevés et fixés par une ceinture autour des reins.

N° 9. Chef *peul*. — A côté des Yoloffs, on trouve en Sénégambie les Mandingues et les Foulahs; ce sont les trois races principales. Les Foulahs sénégaliens se subdivisent en *Torodós*, très foncés en couleur, en *Peuls* qui semblent avoir suivi les Yoloffs dans leurs migrations, et en *Toucouleurs*, plus foncés que les Peuls, moins noirs que les Torodos, issus probablement de leur mélange. Ces races sont principalement répandues dans le Foutah, dont le pays d'Ouallo est la limite inférieure. Les Peuls vivent à l'état de nomades et sont généralement bergers. Ils campent sous des huttes de paille, de même forme à peu près que les tentes en poil de chameau des Maures. Le Foutah méridional est peuplé de ces huttes que l'on laisse debout en changeant de lieu de pâturage. C'est une belle race d'hommes désignés indifféremment par les voyageurs sous les noms de Peuls, Peuhls, Pholeys, Poules, Foulis, Foulbès, Foulans, Fellahs, Fellânes, Fellanies, Fellatahs; ils sont d'une taille moyenne, bien faits, découplés, agiles; leur peau est d'un noir cuivré, leur visage ovale, leur front large et bombé, leur nez busqué, cartilagineux, caractère propre à la race caucasique; leurs lèvres minces, leur bouche moyenne à dents saillantes, leur donnent une physionomie particulière. Leurs cheveux sont unis et longs sans être laineux; tous, indistinctement, disposent une partie de leur chevelure en petites tresses sous lesquelles on loge le reste en tampons, le tout imprégné largement de beurre. La verroterie, les monnaies d'or, les perles rouges entrent dans

les éléments de leur parure, et surtout les grands colliers blancs et bleus que leurs voisins appellent le *collier des Peuls*. Aux oreilles, aux poignets, ils portent en général des anneaux de cuivre ou de fer. Tandis que les Torodos et les Toucouleurs ont le fusil et le poignard, les Peuls sont presque tous armés encore d'un arc très long et de flèches en fer doux, forgées avec art, aciérées et souvent empoisonnées. Quand, pour se servir de cette arme, ils ne trouvent pas l'abri de quelque buisson épais, ils ont l'habitude de se terrer en creusant des trous où ils se placent pour tirer sans s'exposer eux-mêmes. Les Peuls portent le sabre à l'épaule comme les Yolloffs; ils y joignent la lance dont le fer est en forme de feuille de sauge. Le Peul est énergique, orgueilleux et s'estime haut. Le général Faïdherbe qui a eu à les combattre a prouvé qu'on pouvait avoir confiance dans leur caractère.

Notre chef peul est coiffé d'un chapeau conique en paille tressée finement et formant des dessins réguliers. (Les Sénégalais excellent dans ce genre de travaux; les petits objets en paille, travaillés par les cultivateurs de Gourel, village du Foutah, sont parmi les articles d'échange acceptés par les Européens.) Les bords de ce chapeau, orné d'une plume, sont fins et assez larges. L'unique vêtement est une espèce de blouse à demi-manches très amples d'entournure, descendant aux genoux, fixée par une large ceinture en replis, rayée à la tunisienne; cette tunique teinte d'indigo est frangée de laine par le bas. Le collier en cuir est formé d'une suite de petites poches contenant des amulettes, de ces versets du Coran qui s'écrivent en croisant perpendiculairement les lignes. La gibecière portée à la ceinture, le carquois, le fourreau du sabre et celui du poignard, le bracelet du bras gauche, les sandales, sont autant d'objets en cuir. Presque tous sont ornés de franges plus ou moins longues en lanières de cuir, dont plusieurs sont disposées en glands. Tous ces cuirs sont travaillés avec une réelle habileté. Les anneaux des jambes sont en cuivre.

#### Gabonais.

N° 23. Guerrier pahouin. — N°s 24 et 25. Détails de son armement. — N°s 1, 6, 8 et 14. Femmes M'Pongwés. — N° 21. Féticheur bakalais.

La population du Gabon se divise en quatre groupes, parlant des langues différentes. Les M'Pongwés, Gabonais proprement dits, établis au bord de la mer et à l'entrée des rivières; les Shekianis, appelés *Boulous*, hommes des bois, par leurs voisins; les Bakalais, qui se tiennent sur le bord des cours d'eau, et enfin les Fans ou Pahouins, chasseurs et guerriers. Ni les uns, ni les autres ne paraissent être originaires de cette partie de la Guinée supérieure; tous paraissent être venus de l'intérieur de l'Afrique. Les Pahouins, arrivés les derniers et il y a seulement quelques années, poussent devant eux les Bakalais. On les tient pour une race supérieure aux trois autres; bien trempés, ils ont une industrie et une énergie que peu de noirs possèdent. L'habileté des Pahouins à la chasse, leur inaptitude absolue à conduire les pirogues, prouvent qu'ils ont toujours habité les forêts et probablement celles des hauts plateaux de l'intérieur. Leurs ressources y étaient sans doute restreintes, car ils ont l'habitude de s'abattre sur les aliments les plus repoussants: les serpents, les insectes, les viandes corrompues, les rebuts de la nature; ils sont notoirement anthropophages, et, comme les Niams-Niams, avec lesquels Schweinfurth leur trouve quelque analogie, non seulement ils déterrent les cadavres pour en faire leur pâture, mais encore ils trafiquent de leurs morts.

Les enfants pahouins sont vifs, espiègles, intelligents, avec une figure régulière et agréable, une tête allongée, un front large et proéminent, des yeux grands et doux; mais, à l'âge adulte, le type de la race s'accroît en perdant toute physionomie sympathique;

les pommettes deviennent saillantes, les tempes s'excavent, le front acquiert de plus en plus une proéminence qui donne aux Pahouins un cachet tout particulier, complété par leurs incisives limées en pointe. Ces guerriers emploient un extrait de bois rouge pour se teindre la peau. Ils ont des tatouages de race, et se font des colliers avec les dents du tigre. Ils sont, avec une certaine modération dit-on, polygames et fétichistes. Habituellement assez doux et hospitalier, le caractère du Pahouin est cependant signalé comme ombrageux et versatile. De tradition, cette race véritablement guerrière est toujours sur ses gardes; un village pahouin, entouré de sa palissade, est disposé comme une espèce de forteresse, ayant un poste avancé à chacune de ses deux entrées pour empêcher toute surprise; à l'approche d'un étranger, ce poste avancé, situé sur un tertre, que l'on n'aborde qu'après des détours sous bois, se trouve couvert de défenseurs grands et petits, car les enfants eux-mêmes sont munis de zagaies proportionnées à leur taille.

Les Pahouins sont habiles à travailler le fer, industrie inconnue aux tribus qui les avoisinent; ils font des zagaies, de grands couteaux de combat à pointe très aiguë et d'un dessin élégant, des couteaux plus ou moins courts pour divers usages, des herminettes, des haches excellentes et d'une forme remarquable. Leurs lames sont très supérieures à la plupart des sabres ou couteaux apportés par le commerce européen; ces lames sont ornées de dessins gravés, de nervures, et parfois d'incrustations de cuivre. L'arme la plus dangereuse de l'arsenal primitif du Pahouin est l'arbalète que l'on suppose importée par les anciens Portugais. Cette arme à la noix mobile, s'épaule comme un fusil, et se détend sous une légère pression; pour l'armer il faut s'asseoir et employer une grande vigueur, l'effort du corps tout entier. Les petites flèches en bambou lancées par cette arbalète, fines et empennées bas, dont le fer court et aigu est empoisonné, sont très dangereuses, car le poison est terrible, étant de ceux qui agissent sur le cœur avec la plus grande violence; on l'extrait des graines d'une plante grimpante nommée *inée* ou *onaya*. L'arbalète est plutôt une arme de chasse que de combat, et les Pahouins se servent du fusil quand ils le peuvent.

Le Pahouin représenté ici n'est vêtu que d'un pagne exigü en peau de singe noir, garnie de son poil. Les cheveux sont tressés; la coiffure est faite en feuilles de palmier. Sur l'épaule est le sac à provisions, orné d'une longue et épaisse frange en fil de coco. A la ceinture, se trouve un autre sac de petite dimension de même peau que le pagne. Le sabre est suspendu à l'épaule gauche. Sabre et poignard sont dans des fourreaux en peau de serpent (voir la figure isolée de cette arme); la hache (fig. 25) est passée dans la ceinture. Les deux zagaies ont leur fer plus ou moins barbelé et d'un beau dessin (fig. 24). Le bouclier en peau d'éléphant, à face convexe et se tenant seul debout, rappelle par sa forme le *scutum* romain.

Les n°s 1, 6, 8 et 14, appartiennent aux tribus M'Pongwés. Ces femmes sont généralement petites; leurs extrémités sont fines et délicates, la main surtout est parfois réellement élégante. Elles ont ordinairement la poitrine nue; quand elles couvrent leurs épaules d'une espèce de fichu, elles le laissent flotter sans cacher leurs seins. On leur voit ici des vêtements divers: une pièce d'étoffe, enroulée ou drapée, tenant lieu de jupe, et même de tunique; des pantalons courts, plus ou moins amples, non fermés par le bas; des ceintures, etc. Ces femmes ornent leur poitrine de colliers de perles dont les couleurs sont souvent assorties avec beaucoup de goût. A ces colliers, on attache les *moondah*, du nom générique de tous les fétiches du pays, et particulièrement celui qui offre la figure d'un petit ornement en griffe de tigre. Souvent la *grande femme*, c'est-à-dire la première en date, maîtresse au logis conjugal, suspend à son collier les clefs de ses coffres. Les Gabonaises portent des



AFRICA

AFRIQUE

AFRIKA

Brandin lith.



IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>o</sup> PARIS

boucles d'oreilles, des bracelets, des jambières qui semblent des anneaux de jambe accumulés, des bagues, non seulement aux mains, mais encore aux gros orteils. Tous ces anneaux sont généralement en cuivre. La coiffure est en cheveux et sa disposition indique la condition de la femme. Parmi celles des femmes mariées, la plus commune de toutes est une sorte d'édifice qui demande presque une journée de travail et dure une quinzaine, au moins; nos nos 6 et 14 sont de ce genre. La hauteur et la forme de cette construction font souvent ressembler cet arrangement, d'un caractère sévère, à un casque orné de son cimier. Pour obtenir ce résultat, on divise d'abord les cheveux en deux masses que l'on rapproche ensuite d'une lame posée de champ. Les filles, en général, partagent leur chevelure en bandeaux à l'européenne, auxquels leurs cheveux rebelles donnent une tournure et une épaisseur particulière. Malgré la finesse de leurs extrémités, les femmes, au Gabon, sont inégalement mais généralement laides, ce qui ne les empêche pas de manifester le dégoût que l'homme blanc inspire à beaucoup de nègresses; elles crachent à terre, lorsqu'elles en rencontrent.

N° 21. Féticheur bakalais. — Les Bakalais du Gabon ne sont que l'avant-garde d'une grande tribu qui habite les versants boisés des monts Aschaukolas, près du fleuve Ogo-Waï où se déverse un lac important et mystérieux, le Jononga. C'est un pays de récits fantastiques, d'apparitions extraordinaires. Parmi ces îles sacrées, ces îles fétiches, l'île d'Arombé est la seule habitée; on y forme des féticheurs, c'est-à-dire des devins et médecins qui ont la réputation de se mettre à leur gré en communication avec l'Esprit. Pour toute maladie interne, le féticheur seul a la confiance des noirs. Les maladies de ce genre ne peuvent être que le résultat d'un empoisonnement, d'un ensorcellement, ou la vengeance d'un esprit offensé. Pour les combattre victorieusement, le double caractère du médecin est indispensable. Les féticheurs sont passés maîtres dans la connaissance des poisons, et aussi dans celle du contre-poison des toxiques les plus violents; les chefs seuls sont initiés comme eux à ces secrets. Le médecin gabonais est un ventriloque de première force. Parmi les moyens de cure il en est un qui suffira pour montrer son caractère: c'est lorsqu'il déclare au lit d'un malade que la mort de l'empoisonneur, qu'il dénonce séance tenante, est indispensable. Si le dénoncé est un esclave, l'exécution est immédiate. Ces sinistres guérisseurs, qui n'ont guère à leur avoir que quelques réussites dues à l'emploi des simples, infestent toute l'Afrique. Les enfants voués au culte des fétiches dans l'île d'Arombé ont pour costume un pagne bakalais, retenu sur les hanches par une ceinture de perles blanches et orné d'arabesques, les unes en perles, les autres faites avec une sorte de chenille rouge; à son bord sinueux et festonné sont suspendues des grappes de perles bleues et des sonnettes. Des colliers de grosses perles de toutes couleurs sont pendus au cou ou passés en sautoir. Ils ont des bracelets en chenille rouge aux bras et aux jambes; des anneaux de cuivre jaune aux poignets et aux chevilles. Ces espèces de lévites d'un culte informe de dieux et de déesses en bois peint, gardent ce costume jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans, âge de leur initiation aux secrets de la religion; ils voient alors le fétiche et, passés *médiums*, ils peuvent quitter le célibat imposé jusqu'alors et rentrer dans la vie commune où ils deviennent féticheurs en titre.

#### Peuplades du haut Nil.

N° 11. Les Bertas. — Nos 12 et 13. Détails de l'armement.

On comprend sous le nom générique de Bertat toute la contrée de Dar-el-Bertat, au sud du Kordofan. Ce territoire montagneux, occupé par des nègres indépendants, est divisé en petits royaumes dont le chef prend le titre de *mélele*, roi; ils sont continuellement en guerre entre eux. Les Bertas vont entièrement nus, ne se couvrant que par derrière d'une peau d'animal (Le tablier qui figure ici sur le devant du corps

est un expédient nécessaire pour une exposition publique, car ce tablier ne se porte pas en réalité.) Pour la chasse et la guerre, ces sauvages dédaignent les arcs et les flèches dont se servent leurs voisins: ils n'emploient que le javelot, l'épée et une courte massue ou casse tête. Tous font usage de grands boucliers de forme allongée.

Le Bertas représenté ici est coiffé d'un haut bonnet en peau de singe noir, surmonté d'une plume d'autruche. C'est une peau de mouton noir à laine courte qui de la ceinture pend par derrière; on l'a vu: c'est l'unique vêtement. Ce noir a des sandales de cuir. Le haut bouclier, dont la guige est passée en sautoir, est en peau de rhinocéros. Le casse-tête est en ivoire. La lance à la hampe barbelée est entièrement en fer, ainsi que l'épée courbe à manche de bois (fig. 12) et le couteau à dépecer (fig. 13) porté à l'avant-bras gauche au moyen d'un brassard; enfin les bracelets et le collier non fermé sont en fer. Ce collier est typique: l'homme qui le porte ne peut s'en séparer, et la décapitation seule peut le lui faire perdre. Quant au sabre, de forme si particulière (fig. 12), qui pend au côté de ce Bertas, c'est exactement le même que Schweinfurth a représenté dans la main du fameux Mounza, le roi des Mombouttous. Il le cite comme un des arguments qui rapprochent ces noirs aujourd'hui éloignés les uns des autres.

#### Nigritiens.

N° 10. Chef galla. — Nos 16, 17 et 18. Pièces détachées de son armement.

C'est, dit M. Hartmann, parmi les Nigritiens qu'il convient de ranger les *Gallas* ou *Ouahoumas* qui s'appellent eux-mêmes *Ilmormas*, fils des hommes. L'origine des *Gallas*, *Agallas*, *Fagas*, *Agags*, *Gia-gags*, *Schaggas* et *Schangallas* est encore aujourd'hui fort obscure. Leurs mœurs et la ressemblance de leurs dialectes font conjecturer qu'ils ont formé un seul et même peuple, dont le centre aurait été Bizamo, contrée abyssinienne, située entre le Nil et le Bahr el-Abiad. D'après Bruce, celles de leurs tribus qui, de son temps, portaient en Éthiopie le nom de Schangallas pouvaient être identifiées avec les habitants de la Troglodytique dont parlent Pline et Strabon.

Ceux des Gallas qui ont conservé leur caractère primitif, c'est-à-dire ceux des tribus errantes et chasseresses, sont divisés en nombreuses hordes conduites par autant de chefs. Ils pratiquent, en principe, le pur patriarcat, et un seul chef gouverne la tribu. Les espèces de royaumes gallas du Choa, où la constitution politique s'éloigne de ce type ancien, ont subi des influences étrangères, chrétiennes, mahométanes, etc. Chez ces noirs, habitués à combattre tantôt les bêtes féroces, tantôt leurs voisins avec lesquels ils vivent dans un état permanent d'hostilité, la bravoure est estimée comme la première qualité de l'homme; le lâche est honni, méprisé; aucune considération ne peut s'attacher à qui n'a pas à se prévaloir de quelque trophée de bataille; lorsque les servantes gallas vont puiser de l'eau, c'est celle dont le maître a la plus grande renommée de valeur qui prend le pas sur les autres. Les Gallas sont de terribles voisins; leur guerre n'a rien de régulier; ils tombent à l'improviste sur une contrée et la ravagent. Semblables aux Peaux-Rouges de l'Amérique septentrionale, scalpant leurs ennemis, les Gallas ont aussi un couteau à dépecer, et se font des trophées de lambeaux humains.

Ces Africains sont très habiles à forger le fer et possèdent des armes remarquables; leurs lances à long dard, leurs javelots, leurs arcs, sont entièrement en fer, qu'ils revêtent en partie de peau de serpent pour assurer l'arme dans la main. Les Gallas sont à peu près nus, moins cependant que les Bertas qui ne recouvrent même pas les parties sexuelles; les Gallas, comme les Niams-Niams et les Fans, se font ordinairement un sac de cuir ou de peau. La chevelure est disposée en longues tresses flottant sur les épaules, ou bien on la laisse dans son état naturel, sans prendre d'autre soin que de l'enduire, selon l'usage général, d'une épaisse couche de beurre.

Les guerriers portent au bras des anneaux d'ivoire en nombre égal à celui des ennemis qu'ils ont vaincus. Dans quelques tribus, il est d'usage de se pendre un anneau d'argent à l'oreille.

Le Galla représenté est armé de deux lances à hampe fine ; d'un très grand arc ; d'une épée courte et droite, suspendue à la ceinture en peau de tigre (cette épée est munie d'une poignée en corne, dont le dessin rappelle les anciennes formes égyptiennes, voir n° 16) ; d'un long casse-tête en ivoire, et d'un couteau ou poignard, suspendu à l'épaule gauche. Cette dernière arme, qu'une dragonne assure dans la main, a une lame à double tranchant ; elle sert à dépecer. Le carquois en peau de serpent et fermé est suspendu à l'épaule droite ; les flèches qu'il contient sont souvent empoisonnées. Le bouclier est de cuir de bœuf ou d'hippopotame. Les bracelets sont en fer. Le large collier se compose de coquillages ; enfin, le bandeau de peau de panthère qui couronne la tête est l'insigne du chef. Le front de ce Galla est tatoué.

#### Abyssins.

N° 7. — Le nom donné aux Abyssins par les nations orientales : *habesch*, peuple mélangé (d'où l'appellation européenne Abyssin) révèle leur origine. Outre le noir, le teint de la peau varie à l'infini dans le pays et on y rencontre le brun à tous les degrés, allant jusqu'au clair relatif des Espagnols méridionaux.

L'Abyssinie, comprise dans l'Éthiopie des anciens, est divisée aujourd'hui en trois États principaux : le Choa, l'Amhara et le Tigré dont les limites sont dans une mobilité continuelle, l'anarchie étant constante chez ce peuple en pleine décadence. Dans ce pays, où des pluies périodiques, apportent, comme dans toutes les contrées situées sous la zone torride, toutes les richesses d'une végétation vigoureuse, avec une population, qui, par nature, disent les voyageurs, est la moins nomade du monde et que ses goûts portent à l'agriculture, on voit les jeunes gens, mariés à dix-sept ou dix-huit ans, selon l'usage, et essayant de la culture pour leur propre compte, obligés pour la plupart d'abandonner la profession de laboureurs pour s'engager comme soldats au service de chefs toujours en querelle. Or, le soldat abyssin est un véritable bandoulier du moyen âge, dit M. Guillaume-Lejean, et bien que paysan lui-même, il est impitoyable pour le paysan chez lequel il passe. Cet aventurier enrôlé est souvent accompagné de sa femme ; même dans le service régulier de l'armée tigréenne, du temps de Théodoros, la servante ou femme légitime ne quittait pas le soldat, le suivant dans toutes les marches, portant sur le dos la batterie de cuisine, et souvent le lourd *gombo* d'hydromel ; faisant cuire chaque jour la ration de farine brute fournie réglementairement. Les nomades par tradition, en Abyssinie, sont les Maures arabes ; les *chohos*, ou plus exactement *seho*, sont des pasteurs vassaux ou plutôt fermiers des Abyssins. De Bry (*de Caffrorum militia*) reproche aux Abyssins un trait de leurs mœurs militaires dont l'usage se perpétue aussi en Cafrerie, c'est de se faire un horrible trophée de dépouilles charnelles enlevées aux morts sur les champs de batailles : *Victores cæsis excidunt pudenda, quæ essiccata regi offerunt*. La différence du chrétien au musulman, qui se fait sentir dans le costume, existe peut-être moins au fond des mœurs. Schala-Sélassé, souverain chrétien du Choa, descendant du Salomon de la Bible et de la reine de Saba, au dire des chroniques dynastiques locales, n'avait pas moins de cinq cents femmes dans son palais, au rapport du missionnaire Gobat, qui le visitait vers 1830. Les récits des prisonniers de Théodoros ont fait connaître ce qu'il faut penser de la douceur de ces *négus*. Sans parler des autres supplices, il pleut des bastonnades à la cour, même pour les femmes ; et elles sont solidement appliquées, en cadence.

Le manteau militaire porté par notre Abyssin, lequel est chrétien, est en toile de coton ; c'est une couverture drapée bordée de rouge et retenue tantôt par une peau de mouton à longue laine, quelquefois ornée de lanières découpées, tantôt, comme ici, par une peau de pan-

thère disposée en longues bandes, ayant figure de grandes taillades bordées de rouge en passe-poil ; cette peau de panthère noire est décorée sur l'épaule d'un large dessin en cuir rouge bordé en partie d'argent et disposé en croix ; on emploie de même la peau du lion. Un caleçon léger, sans ampleur, également en coton, descendant au-dessous du genou, et une pièce de même étoffe d'une grande longueur, d'une largeur de soixante centimètres, enroulée autour du corps, complètent le vêtement. Les bras et les jambes sont nus, les sandales sont en cuir. Ce chef porte au cou le *métab*, le cordon de soie par lequel on distingue surtout le chrétien ; il a, de plus, suspendu à ce cordon, un sac de cuir rouge pour les gris-gris. Le musulman n'a pas les cheveux longs et porte une sorte de petit turban formé d'une bande d'étoffe étroitement roulée ; il a aussi, naturellement, un collier d'amulettes. Le bouclier, qui se présente ici par l'intérieur, est en peau de rhinocéros. La lance, peu longue, est armée d'un dard acéré et d'un talon de fer. Les soldats ont ordinairement deux de ces javalots. Le sabre courbe, en forme de grande faucille, est l'arme du cavalier ; les fantassins ont une épée droite, et en général, le fusil avec tout l'appareil nécessaire. La lie du peuple n'est guère armée que d'une lance et d'un mauvais bouclier. La tête du cavalier est souvent couverte d'un léger casque. Les Abyssins sont très bons cavaliers ; la légèreté de leurs vêtements, la disposition du manteau dégageant le bras droit, sont favorables à la liberté des mouvements.

L'Abyssin, habitué à porter le manteau, ne s'en sépare pas volontiers ; il y aurait même, en certains cas, quelque inconvénient pour lui à le faire. — Lorsqu'un Abyssin accusé d'un délit est arrêté, celui qui est chargé de le conduire devant le juge n'emploie pas d'autre précaution contre l'évasion que celle d'attacher au sien le manteau du captif ; si celui-ci prend la fuite en abandonnant son manteau, il se reconnaît implicitement coupable ; repris, on le punit sans jugement.

#### Cafres.

N° 15. Bassouto. — N° 19. Sa massue. — N° 22. Zoulou.

Les Bassoutos se trouvent sur les bords du Calédon et dans le voisinage du cours supérieur de l'Orange ; ils donnent la main aux Zoulous auxquels on applique souvent leur nom. Les Bassoutos semblent surtout se rattacher aux Bachapins ou Matchapis, une des principales tribus des Betjouanas. Tous les habitants de ces régions australes sont plus ou moins adonnés à la vie pastorale et à l'agriculture. Leurs rivières abondent en poissons, mais le Cafre pur, sous l'influence de scrupules religieux, dédaigne les poissons comme impurs, de sorte que dans ces contrées où les grandes chasses fréquentes ont fait diminuer le gibier, quand un Cafre n'a pas de bétail, il lui faut vivre de racines, mourir de faim, ou devenir voleur. Les Cafres savent ce dilemme si implacable que, dans les guerres que les tribus de leur race se font entre elles, guerres qui ont toujours pour but principal l'enlèvement des bétails, le vainqueur restitue toujours au vaincu une partie du bétail pris, en raison de ce principe : qu'on ne doit pas laisser périr de faim son ennemi.

Notre Bassouto est revêtu d'un manteau court en peau de panthère, lié sur la poitrine par une courroie. Ce *kobo*, costume ordinaire des hommes, est généralement fait de plusieurs peaux cousues ensemble ; elles sont préparées avec beaucoup d'art, séchées, et rattachées à l'intérieur jusqu'à ce qu'elles soient réduites à l'épaisseur d'un drap passablement mince ; on les arrose, et on les frotte ensuite avec les feuilles à crochets de l'aloès, ce qui leur donne une apparence de ratine ; puis, enduites de moelle de bœuf, de graisse fondue ou de beurre et broyées entre les mains, ces peaux acquièrent la plus grande souplesse. L'intérieur est enduit d'une pâte d'ocre qui, mélangée avec la graisse, forme un vernis durable. Le Cafre se couvre de son kobo pour dormir.

La seconde pièce de ce vêtement est le *pukoye*, le tablier, que gé-

néralement on fait en peau d'antilope. Le milieu de ce vêtement est ici soutenu par une cordelette tenant au collier. Les jambières lacées sont également en peau; elles rappellent celles des agiles montagnards kabyles, conviennent aux marcheurs, et sont de quelque utilité contre les serpents. Pour les grandes marches, on y ajoute les *lichaaku*, sandales de cuir de bœuf. En général, les hommes vont tête nue; cependant on rencontre parfois le *phuru*, espèce de calotte de cuir; quelquefois aussi, les Bachapins ajoutent à leur chevelure des bouquets de poils, provenant de la crinière ou de la queue du kakung, du kaama, ou d'autres espèces d'antilopes. Ceux qui y mettent du raffinement se font raser la tête par plaques, et sillonner, pour ainsi dire, leur chevelure touffue. Les plumes d'autruche portées à la tête sont une marque distinctive à la guerre, que le chef suprême confère aux chefs de division, à ses favoris, aux braves reconnus; celui qui les porte au combat, et qui recule, doit être mis à mort. Les bracelets sont en ivoire, ou, moins riches, sont des anneaux en boyaux d'animaux ou en écorce; on les orne de cuivre ou de verroterie. La plupart des Cafres ont le lobe de l'oreille percé, et la lame de cuivre qu'on y passe, d'une longueur de deux à cinq pouces, s'appelle le *lekaata*. Le collier et l'espèce de grand hausse-col que porte notre Bassouto sont des pièces remarquables; la nature du bronze dont cette parure est faite semble se rattacher à l'origine des Cafres, considérés comme venus du nord-est africain. Ce métal, analysé par Klapproth, se décompose en quatre-vingt-treize parties de cuivre pur et sept parties d'étain, alliage ressemblant au bronze des anciens. Le bouclier est fait de la peau du *bokolokolo*, le buffle des Betjouanas. La forme de cette arme défensive varie selon les tribus. Le bouclier figurant ici porte intérieurement une gaine où s'engage le bâton droit pourvu à sa partie supérieure d'un panache, fait avec les plumes noires de l'Autruche. Cette espèce d'étendard est, tout à la fois, un bâton pastoral et un engin de chasse. En temps ordinaire, le berger gardant son troupeau plante ce panache en terre; il sert au ralliement du troupeau qui ne s'en écarte jamais. A la chasse, quand un animal féroce s'élance sur l'homme en le surprenant, celui-ci fiche son bâton en terre, se dérobe, et l'animal abusé se jette sur le panache de plumes frissonnantes. Les armes offensives de notre Bassouto sont : les zagaies, dont le dard est en fer; le *tipa* ou couteau dans sa gaine en bois ou en corne, quelquefois sculptée, tenant au collier et généralement avoisiné du *thako*, également dans une gaine de cuir. (Le *thako* est l'alène servant à coudre les peaux, à tresser les corbeilles à lait, etc.) A côté du couteau et du poinçon, on trouve aussi d'habitude le sifflet, utilisé à la chasse, dans les guerres de surprise, et journellement par le pasteur, dont le troupeau, quoique gardé par des chiens, est si parfaitement dressé qu'au coup du sifflet on voit le berger d'un nombre considérable de bœufs les arrêter net, les rassembler autour de lui, s'en faire suivre à la file, en tous sens, etc... Est-il besoin d'ajouter que c'est encore au collier que se pendent les amulettes? Le casse-tête est en bois : c'est un bâton d'environ un mètre de longueur se terminant par une boule excentrique assez grosse. On donne à cette arme, servant à frapper et à parer, le nom de massue qui, en réalité, convient beaucoup mieux à l'arme puissante (voir fig. 19) que le Cafre porte suspendue à son côté gauche. Cet engin d'écrasement est en corne de rhinocéros, décorée d'incisions formant des ornements réguliers. Les Cafres se servent de leurs zagaies et de leur casse-tête comme d'armes de jet. Ils emploient l'arc, et leurs flèches sont souvent empoisonnées. Ils ne sortent jamais sans être armés; dès l'enfance, on les prépare aux combats par des exercices multipliés.

La viande est, pour le Bachapin, un aliment moins indispensable que le lait; aussi ses vaches sont-elles l'objet principal de ses pensées et de ses affections. C'est lui qui les mène au pâturage, qui les garde dans leur *kraal* (le parc enclos), et le soir, les ramène auprès de sa hutte; enfin, c'est lui-même qui les traite.

Les Bachapins n'ont pas, en général, le nez épaté et les lèvres épaisses du nègre. Sans compter l'onction sanitaire du corps entier avec des matières grasses, en usage chez presque tous les peuples de la zone torride, ils se couvrent la peau d'une couche épaisse d'ocre et de *sibilo*. L'ocre rouge est réduite en poudre et délayée dans de l'eau; le *sibilo* est une poudre ferrugineuse, luisante et onctueuse, que l'on mêle avec de la graisse pour s'en couvrir le corps et surtout la tête. Quand la chevelure est amplement chargée de cette poudre, ses reflets métalliques la font ressembler à un bloc de minerai. Le *sibilo* du Rocher luisant ne se trouve qu'en un seul endroit, à Sensavan, au-delà du Gariép; malgré cette rareté, l'emploi en est très étendu, et Burchell le signale dans des régions équivalant à cinq degrés de latitude. Les Bachapins parfument, en outre, la graisse dont ils se frottent le corps avec du *boukou* : c'est une espèce de croton qu'ils appellent *mulokla*, dont ils font infuser les feuilles aromatiques qu'ils réduisent en poudre. Le vieux sang guerrier persiste toujours chez ce peuple de bergers et se trouve encore dans quelques-unes de leurs coutumes; les Cafres conservent le souvenir de l'ennemi tué à la guerre en se faisant à la cuisse une incision rendue ineffaçable par le frottement de quelques cendres chaudes dans la plaie fraîche. Ces cicatrices, véritables chevrons, s'accroissent comme des signes d'honneur.

Le Zoulou n° 22, est un chef de tribu, en costume de guerre. Les *Zoulous*, ou plus exactement les *Ama-Zoulous*, habitent au nord-ouest de la colonie de Port-Natal. Ils paraissent être les représentants les mieux caractérisés du type originel cafre; toutefois ce n'est pas sans qu'il y ait entre eux de grandes différences. Ils ont tous avec les nègres un caractère commun de premier ordre : c'est la chevelure laineuse; mais, si le brun chocolat est la couleur dominante de la peau dans ces régions, nombre de Zoulous ont la couleur cuivrée des Bosjesmans des frontières de la colonie du Cap, ou sont du noir de jais des habitants voisins de la baie de Lagoa. L'État des Zoulous est une sorte de réunion par sélection de tous les meilleurs éléments de la belle race des Cafres; dans leurs expéditions guerrières, les Zoulous, en soumettant les tribus cafres plus faibles qu'eux, incorporaient dans leurs légions les hommes valides de l'ennemi vaincu, tuant ceux qui refusaient; de là ce mélange qui, non seulement n'a pas nui à la conservation du type abantou, mais semble, au contraire, avoir produit son amélioration. La conformation du corps des gens du Zoulouland est signalée comme une des plus parfaites de l'humanité.

Quoique, comme chez leurs voisins, l'élevage des bestiaux et l'agriculture soient chez les Zoulous les principaux moyens d'existence, on sait que ces belliqueux Africains sont surtout une nation guerrière. Hier encore, leur pays n'était qu'un camp permanent : tous les individus mâles étaient soldats, *amapagatis*, *isimpartlos*, *amaboutous*, vétérans, recrues, porteurs, sans compter les officiers, les *indounas*, et cela avec une discipline telle que, par exemple, tout guerrier désirant se marier devait obtenir le consentement du roi, qui ne l'accordait guère qu'aux vétérans. L'armée, divisée en régiments et baraquée dans les *ékandas* ou villages fortifiés, couvrait tout le pays. La résidence du roi n'était qu'un *ékanda* plus grand que les autres. Ce souverain pouvait, disait-on, mettre 50,000 hommes sur pied.

Le chef de tribu, représenté ici, appartient aux peuplades parmi lesquelles le bracelet militaire et l'anneau de jambe se font soit en boyaux, soit en cuir découpé conservant une longue touffe de poils. Ces parures sont tantôt des trophées de chasse, tantôt des récompenses militaires décernées par un supérieur. Elles sont en crins, et proviennent de plusieurs sortes d'animaux plus ou moins proches du cheval : le *quagga* ou *qavugga* qui en a l'allure, les oreilles, la queue, la crinière, ainsi que le zèbre, également connu dans ces régions. Les variétés du genre daim et du genre antilope fournissent aussi leur contingent.

La coiffure du Zoulou est ordinairement en peau de loutre. Le bonnet militaire de notre chef est abondamment garni de plumes et a la figure d'un buisson de fourrure; surmonté de ses deux plumes de vautour, il prend une véritable tournure martiale. Le manteau de cet officier est en peau de buffle garnie de ses poils, lesquels sont à l'intérieur du vêtement; le manteau, fermé au cou, a une ouverture du côté droit pour le passage du bras et la liberté de ses mouvements. Cette ouverture latérale et le tour de cou de ce manteau militaire sont garnis d'une épaisse et fine fourrure disposée en boudin. L'insigne du chef, sur ce vêtement d'usage général, est le double parement en peau de léopard, qui en décore le devant. Le plastron est une réunion de fourrures en crins, ayant le caractère d'un trophée. Le bonnet, le kobo, le pukoye, le petit tablier en peau d'antilope soutenu par une cordelette, sont les seuls vêtements de ce Zoulou. Son armement consiste en un casse-tête, des zagaies et un bouclier. Le casse-tête, on vient de le voir, est une arme offensive et défensive; celui-ci est en corne de rhinocéros, du rhinocéros bicolore très commun dans le Zoulouland. Les zagaies sont toutes des armes de jet d'une longueur moyenne; quoique le dard de quelques-unes de ces armes soit de proportion inusitée, occupant plus d'un tiers du javelot, ces zagaies ne paraissent avoir rien de particulièrement redoutable. Elles deviennent cependant une arme terrible entre les mains d'un assaillant adroit et agile qui, en s'élançant sur son ennemi et le criblant de tous ses traits, n'en conserve en main qu'un seul pour l'aborder vigoureusement: c'est la tactique des Zoulous. Le

bouclier est en peau de buffle et d'une courbe elliptique élégante; il est assez grand pour couvrir le corps tout entier; un bâton de moyenne grosseur occupe toute la hauteur de ce bouclier concave à l'intérieur; il la dépasse même de quelques pouces, de manière à servir d'appui. Ce bâton, fixé de distance en distance par des courroies, laisse de nombreux passages à la main qui peut le saisir facilement à toutes les hauteurs. Outre ces armes, les Zoulous manient aussi l'arc, et le fer de leurs flèches est souvent empoisonné. Quant aux couteaux, sifflets, etc., ce qui est dit relativement au Bassouto, est commun aux Cafres, en général. Les Zoulous sont fort habiles à forger le fer et le cuivre, et manient leurs armes avec une adresse remarquable. Inutile d'ajouter qu'ils emploient le fusil lorsqu'ils peuvent s'en procurer.

Tous les éléments de ce costume et de cet armement sont d'un usage répandu; c'est par nombreux troupeaux que vont dans ces régions les quadrupèdes sauvages qui sont désignés, et chaque animal appartient à celui qui l'a tué. Il n'est pas jusqu'aux vautours qui ne soient là en grand nombre, et pour cause. Chez les Cafres, sauf pour les chefs qu'on enterre avec quelque cérémonie, il n'y a pas d'inhumation. Les malades du menu peuple sont conduits en dehors du hameau; quelque proche reste auprès du moribond couché sur le gazon, allume du feu et lui met en main un pot d'eau; s'il meurt, il l'abandonne aux bêtes sauvages, et va se purifier de cette assistance comme d'une souillure. Heureusement, ainsi que le dit Burchell, « les vautours sont là comme une sage disposition de la nature. »

*Tous nos documents sont photographiques. Les nos 1, 6, 8, 14 et 21 proviennent du Musée des Colonies, créé par les soins du ministère de la marine française. Tous les autres font partie du Musée ethnographique organisé au Musée d'artillerie de Paris, par son directeur, M. le colonel Leclercq. La partie africaine de cette magnifique collection, dont les figures sont des moulages sur nature, et dont les armes sont des originaux authentiques, n'a pas besoin d'apologie.*

*Voir pour le texte: la Sénégambie; la Guinée, par M. Ambr. Tardieu; l'Afrique australe, l'Afrique orientale, par Ferd. Hæfer, Univers pittoresque, Firmin-Didot; le Sénégal, documents officiels; le Gabon, par M. le d<sup>r</sup> Griffon du Bellay; Voyage en Abyssinie, par M. Guillaume Lejean; Croisière à la côte d'Afrique, par M. le vice-amiral Fleuriot de Langle, Tour du monde, Hachette; les Peuples de l'Afrique, par M. Hartmann, Hachette; le Magasin pittoresque, années 1846 et 1847; la Revue scientifique, n<sup>o</sup> du 7 janvier 1860, Germer-Bailière.*

